

# Religions, interreligieux et développement

FADI DAOU

SAMUEL GRZYBOWSKI

La mondialisation amène les religions à cohabiter, à se découvrir mutuellement. L'expression plurielle des religions est plus manifeste, l'interreligieux davantage mis en œuvre. Des collaborations se développent. Un dialogue devient plus nécessaire que jamais. Ce dialogue est au cœur de l'action de l'association *Coexister* et de la fondation *Adyan* que préside Fadi Daou, prêtre libanais.

FADI DAOU\*

Quand je suis arrivé en France en 1996, juste après avoir été ordonné prêtre, j'ai été envoyé comme prêtre *Fidei donum* pour servir une paroisse française. J'ai par hasard trouvé une épicerie marocaine, j'entre et je dis : « Salam aleikum. » On discute un peu et l'épicier me questionne : « Je ne te vois pas à la mosquée. » Je lui réponds : « Je suis prêtre. » Il était interloqué. Arabe et prêtre, ça n'allait pas très bien ensemble.

---

\* Fadi Daou est prêtre maronite, co-fondateur et président de la fondation *Adyan*.

Le dimanche suivant, je célébrais ma première messe selon le rite latin. J'ai vu dans le missel que, normalement, on ouvre la célébration par la formule : « Le Seigneur soit avec vous. » Mais dans la liturgie maronite, ma tradition d'origine, on dit : « La paix soit avec vous. » Alors j'ai tout simplement considéré que je pourrais maintenir l'expression que je préfère et commencé par : « La paix soit avec vous. » Après la messe, certains paroissiens se disaient entre eux : « Mais ce n'est pas un prêtre qu'on nous envoie du Liban, c'est un évêque. » Je ne savais pas en effet que cette formule liturgique était réservée ici aux évêques.

Ainsi, ma première remarque introductive est de constater combien il est incroyable que le plus universel des mots, « la paix », puisse devenir le plus spécifique, prenant un aspect identitaire voire exclusiviste. La « paix », *salam*, est un mot réservé pour ce jeune marocain non seulement à un arabe, mais aussi à un musulman. Et pour les chrétiens de tradition latine, c'est un mot réservé aux évêques.

On se demande alors comment on peut si facilement tomber dans le communautarisme, la polarisation des mots, des idées, et donc dans les conflits. Comment l'identité/l'identification religieuse peut mener sur un chemin tout à fait opposé à l'idée développée cette année par les SSF : « Religions et cultures, ressources pour construire la paix, pour le développement de nos sociétés ».

### *Religions et conflits. Des relations à double sens*

Tous nos problèmes ne viennent pas des religions certes. Mais un certain nombre quand même. Je suis originaire du Moyen Orient – du Liban plus précisément – où un nombre important de problèmes, s'ils ne proviennent pas directement des religions, parviennent à utiliser la religion ou le discours religieux pour légitimer le conflit. C'est d'ailleurs de plus en plus souvent le cas. Pas seulement au Moyen Orient. Beaucoup de conflits trouvent leur origine dans les questions du sous-développement, de l'injustice sociale, internationale, etc. Mais on observe une tendance chez les politiques à « coller » les problèmes aux religions.

Quelques exemples :

- la situation en Irak : il ne s'agit pas simplement d'un conflit entre chiïtes et sunnites ; c'est aussi le résultat de la volonté de démocratiser l'Irak par les « tanks » ;

- la question de la Palestine : elle ne se résume pas à un conflit entre juifs et musulmans, c'est aussi le problème d'une injustice internationale ;
- le problème en Syrie : il relève moins de la religion que d'un despotisme illimité et d'une démission inacceptable de la « communauté internationale » de sa responsabilité éthique envers la paix et la protection des populations menacées.

Il faut donc faire attention à ne pas tout attribuer aux religions. Mais inversement, attention à ne pas trop innocenter les religions ! Parfois même le communautarisme prend source – et cela peut surprendre – dans certaines initiatives du dialogue interreligieux. Car l'interreligieux, sans enracinement suffisant dans l'esprit critique et la solidarité authentique, risque de renforcer l'identitaire et le communautaire. Combien de fois, lors de rencontres interreligieuses, ai-je vite compris que le but inconscient de la rencontre était d'affirmer une certaine légitimité ou représentativité de pouvoir de ceux qui participaient à ces réunions plutôt que de réfléchir ensemble aux problèmes de ce monde. La question est donc : comment sortir du communautarisme et faire de l'interreligieux une ressource pour la paix et le développement ?

On observe deux attitudes qui ne sont ni l'une ni l'autre satisfaisantes :

- Certains ont essayé de sortir du communautarisme par l'engagement social et éthique. Les croyants s'investissent dans le social, prennent au sérieux la dimension éthique de leur foi, mais cet engagement devient déconnecté de sa source religieuse. Il perd alors sa légitimité qui visait à puiser dans la religion les ressources nécessaires.
- L'autre attitude consiste à sortir du communautarisme par le spirituel et la quête mystique. On prononce alors de très beaux discours spirituels qui nous élèvent vers des sphères tellement belles qu'on risque d'oublier le réel dans lequel on vit. Cette approche manque de crédibilité.

Face à ce dilemme, j'adopte cette belle phrase de Péguy qui dit : « Tout commence en mystique et finit en politique. » C'est vrai qu'il faut reconnecter le spirituel avec le réel et le politique pour donner la chance aux religions d'être une ressource pour l'avenir ; il faut relier le mystique avec le spirituel, l'éthique et aussi le politique.

### *Un concept clef : la solidarité spirituelle*

À *Adyan*, nous avons développé le concept de « solidarité spirituelle ». L'expression n'est pas de nous. Nous l'avons empruntée aux patriarches catholiques

d'Orient qui, dans leur lettre pastorale de 1994 sur la coexistence entre chrétiens et musulmans, intitulée « Ensemble devant Dieu », parlent de solidarité spirituelle, manière très apparentée à la notion de « communion » utilisée dans la théologie chrétienne.

À *Adyan*, nous avons fondé cette « solidarité spirituelle », sur quatre valeurs :

1. *Valoriser la diversité religieuse*. Nous savons que ce n'est pas simple. Cela représente même un défi théologique ! Pour moi chrétien, valoriser l'islam ou le judaïsme signifie non seulement que j'accepte la diversité religieuse comme un fait, mais que j'accepte que cette diversité fasse partie de mon itinéraire de foi.

Le pape Jean-Paul II avait écrit dans l'encyclique *Redemptoris missio* en 1990, que la raison du dialogue interreligieux n'est pas stratégique, mais théologique. On ne pratique pas le dialogue interreligieux comme une tactique missionnaire ou autre ; mais on le fait pour être ouvert au mystère de Dieu qui remplit l'univers et dont l'Esprit souffle où il veut.

2. *Respecter chaque itinéraire personnel*. Il ne suffit pas de valoriser le christianisme ou l'islam comme s'ils étaient l'un et l'autre deux blocs à l'intérieur desquels tout est pareil. Ce n'est pas vrai ! Chaque chrétien, chaque musulman a son propre itinéraire. Vaincre les stéréotypes ancrés en nous est un autre défi de type psychologique. Valoriser le chemin de chacun, c'est reconnaître que, dans une même religion, il existe une multitude de chemins personnels différents.

3. *Œuvrer ensemble pour la justice et la paix*. À la différence du dialogue où on est dans un face à face, dans la « solidarité spirituelle », on change de place, on vient tous se mettre du même côté pour regarder et soulever ensemble les défis de nos sociétés. C'est le défi politique de la solidarité spirituelle.

4. *Vivre le partenariat*. En effet, ce qui nous aide vraiment à aboutir à la solidarité spirituelle, c'est notre capacité à faire de l'autre un vrai partenaire. C'est un défi pratique mais aussi spirituel. Une des idées qui m'a guidé dans ma vie personnelle et conduit à lire autrement les conflits dans lesquels je suis concerné, est de Nelson Mandela. Il nous dit : « Pour faire la paix avec un ennemi, on doit travailler avec cet ennemi, et cet ennemi devient votre associé. » En d'autres termes, le jour où je comprends que mon ennemi peut devenir mon partenaire, j'ai trouvé le chemin de la réconciliation et de la paix. Oui, le partenariat est essentiel. Il faut savoir « faire ensemble ».

### *Briser le cercle vicieux de la violence*

Pour illustrer tout cela, je voudrais partager avec vous cette histoire. Il y a quelques semaines, nous avons organisé à la fondation *Adyan* une rencontre de formation pour des éducateurs syriens, dans le cadre d'un programme d'éducation à la résilience et à la paix. Un des participants, l'imam Rami, suit ce programme depuis trois ans. Il fait partie des réfugiés venant d'un village syrien sur la frontière avec le Liban, qui fut un des premiers villages sunnites dont la population a dû fuir vers le Liban. L'imam Rami a laissé là-bas son frère tué et beaucoup de membres de sa communauté. Lors de la dernière formation, Rami a pris la parole pour nous dire : « Je suis prêt maintenant à rentrer dans mon village pour aider ma communauté à briser le cercle de la violence ; je ne veux plus venger mon frère ni les gens de ma communauté et de mon village ; je veux plutôt leur dire que la violence n'engendre que la violence. À un moment, il faut être plus fort que la violence et faire de l'autre son partenaire, afin de pouvoir reconstruire ensemble notre avenir. »

La question est la suivante : qu'est-ce qui amène Rami à faire ce cheminement de conversion, passant du désir de vengeance à la volonté de réconciliation ? Je pense que cela est devenu possible car, dès le début, on lui a confié la responsabilité de 300 enfants d'une école, dans le cadre de ce programme d'éducation à la résilience et à la paix ; c'est-à-dire qu'on lui a fait confiance. De partenaire il est devenu acteur et il est même allé plus loin que ce qu'on attendait de lui.

### *La solidarité plutôt que la tolérance*

Ainsi nous comprenons à *Adyan* la solidarité spirituelle. Ne pas regarder les autres à travers des lunettes identitaires ; mais plutôt regarder sans lunettes, dans une perspective commune, ensemble devant Dieu et face aux causes qui deviennent un appel commun pour nous.

Pour conclure, je dirais que nous avons besoin de la solidarité spirituelle afin de faire face à un des maux les plus importants de notre temps, l'extrémisme. Notre approche pour faire face à l'extrémisme n'est pas de promouvoir la tolérance. Quand on est dans la tolérance, on risque d'être individualiste et condescendant. Notre approche est plutôt de promouvoir la solidarité avec la reconnaissance de la diversité.

C'est ainsi que la fondation *Adyan* agit avec détermination. C'est aussi le beau témoignage des jeunes de *Coexister* à qui je rends hommage et surtout à

« mon frère » Samuel. Ces jeunes représentent un signe d'espérance en France et maintenant en Europe. Ils sont un signe qu'on peut compter sur la jeunesse pour refonder les religions et les cultures dans une perspective de ressources pour l'avenir.

### SAMUEL GRZYBOWSKI\*

Dans les premières années de l'association *Coexister*, je me suis rendu à la synagogue pour l'office du shabbat. J'étais à peine rentré qu'un jeune homme se jette sur moi : « Ah Samuel, comment vas-tu ? Tu te souviens de moi ? Tu sais, petits, on allait au parc avec ton père Laurent... » Je ne me souvenais de rien. « Ton père, ce n'est pas Laurent Levy ? » Cet homme m'avait confondu avec un autre Samuel, aussi présent à la synagogue ce jour-là. Un Samuel, qui comme moi était le « fils de Laurent ». En sortant, j'ai interpellé ce jeune. Il avait mon âge. Il s'appelait Benjamin et avait fait la *drasha*, ce qui correspond à peu près à l'homélie dans le christianisme. Je lui tends un flyer sur *Coexister*. Il refuse et me dit : « C'est shabbat. Je ne peux pas prendre ton flyer, mais donne-moi ton téléphone, je l'apprends par cœur et je t'appelle demain. » Il m'a appelé le lendemain. Cette histoire nous rappelle à quel point nous avons besoin à la fois de nos racines et de nos branches. Benjamin a respecté ses racines, il a été intègre vis-à-vis de la règle du shabbat puisqu'il a refusé de recevoir un flyer. Mais il a aussi été respectueux vis-à-vis des branches en me demandant mon numéro et en l'apprenant par cœur.

Sept ans plus tard, *Coexister* rassemble près de 2 000 jeunes en France et dans quelques pays voisins. Sa première mission consiste à animer un réseau de 30 groupes, qui sont des espaces de bienveillance, de confiance, pour partager sereinement sur les questions de l'inter-religion, de l'interconfessionnel, sur le « vivre » et le « faire » ensemble. Et aussi, dans le contexte particulier de la France, pour réfléchir à la question de la laïcité. L'association repose sur trois piliers : le dialogue, la solidarité, la sensibilisation. Cette pédagogie anime la vie quotidienne hebdomadaire et mensuelle de tous les groupes *Coexister*. Après quelques années d'expérience, la question s'est posée : comment, en pratique, fédérer autant de jeunes différents par leur milieu social, leurs convictions religieuses, leur regard sur la vie et parfois leur âge, puisque

---

\* Samuel Grzybowski est co-fondateur de l'association *Coexister* et a présidé l'association de 2007 à 2015.

l'association reçoit des jeunes de 15 à 35 ans ? Nous avons alors ressenti le besoin de créer un principe fondateur : la « coexistence active ». Par une heureuse coïncidence, nous sommes, nous aussi, comme *Adyan*, à demi-initiateurs du concept qui nous anime. Car la première fois que ce terme de coexistence active apparaît, c'est en Yougoslavie avant la chute de l'empire soviétique, et donc avant le début de la guerre civile. À cette époque, un politique yougoslave, dont je n'ai hélas pas retenu le nom et à qui je voudrais rendre hommage, a écrit une tribune où il mettait en garde la société contre l'uniformisation de la Yougoslavie. Il disait en substance : « Attention, si vous répétez sans cesse aux Croates catholiques, aux Serbes orthodoxes, aux Bosniaques musulmans, qu'ils sont seulement yougoslaves, ça va péter. » Il proposait comme concept pour vivre ensemble la « coexistence active ». Hélas, l'histoire lui a donné raison puisque le conflit a fait pas moins de 200 000 morts.

La coexistence active est à la fois une « idée » mais aussi un « savoir faire » et un « savoir être ». Ce n'est pas un simple « concept », mais un outil pratique pour nos jeunes, qui leur permet de se positionner vis-à-vis de l'autre dans la relation qui s'établit, dans la coopération, dans le respect de chacun. La coexistence active, c'est le moyen de nous respecter en tant que nous-mêmes et lui en tant qu'il est.

La coexistence active repose sur quatre approches :

1. *La lucidité*. Poser un constat lucide sur la société française et la société européenne nous conduit à regarder en face la diversité. La société est plurielle que cela nous plaise ou non. Il faut donc regarder en face cette diversité – avec ou sans statistiques car, au fond, les statistiques ne sont pas très nécessaires – et consentir à la situation telle qu'elle est. Ce regard n'est pas un regard béat. Il est sous-tendu par l'idée que cette diversité est irréductible et qu'il faut donc la défendre. Contrairement à ce qu'espèrent certains, il n'y aura pas de mouvement croisé pour unifier toute une population à une seule religion.

2. *La conviction que cette diversité est un élément positif*. Cette conviction découle d'une sorte de ras-le-bol vis-à-vis de la façon dont on continue à introduire le mot diversité dans le débat politique. On nous dit que « malgré la différence », « malgré la singularité », « malgré... malgré... », nous devons apprendre à vivre ensemble. Nous, nous répondons : « Grâce à la différence. » Pour nous, cette différence est une richesse et pas seulement un obstacle à dépasser. Je voudrais rappeler cette parole de Martin Luther King qui disait :

« Vivons ensemble comme des frères ou nous périrons ensemble comme des imbéciles. »

La diversité crée du lien, elle crée de l'unité. Parce que nous sommes différents, nous sommes unis. Si nous n'étions pas différents, nous ne serions pas unis, mais uniformes. C'est la diversité qui va construire l'unité, comme le rappelle en arabe la devise écrite sur le bracelet de Fadi.

3. *Une instrumentalisation.* C'est à dessein que j'utilise ce terme d'instrumentalisation. L'instrumentalisation c'est l'idée du « savoir faire ». Instrumentaliser, c'est faire de quelque chose un instrument. On essaye de proposer une instrumentalisation positive de la diversité, autrement dit faire de ces religions, de leur diversité, un outil pour le développement et pour la justice sociale. Par exemple, des visites aux personnes âgées, des maraudes auprès des SDF, un don du sang, etc. Tout ça, ce sont des convergences. Nos convictions religieuses se rassemblent autour du service des autres et du service du pauvre. Le pape François serait, je pense, heureux de l'entendre. Quelle que soit la cause choisie, cette cause est justifiée par des causes plurielles, donc cette cause elle-même devient plurielle, elle est légitimée.

Cette coopération par l'action a une autre vertu : la question de l'unité est réglée puisque l'unité se fait autour du « faire ensemble ». On a trop tendance à vouloir chercher l'unité sur l'être. Or l'unité sur l'être n'est guère possible. En revanche il est possible de trouver cette unité sur le « faire » et la coopération.

4. *Un savoir être.* Aujourd'hui une équation existe selon laquelle l'unité égale la ressemblance. On nous dit qu'on peut vivre ensemble, car on partage des choses communes. Nous cherchons à casser cette équation : il faut arrêter d'assimiler unité et uniformité. Quand on dit « malgré » la différence, on confond l'unité et uniformité. Deuxième amalgame, la diversité est souvent amalgamée à la division. Par le « savoir être » que nous cultivons, nous voulons inaugurer un nouveau lien, une nouvelle équation : la diversité construit l'unité.

En guise de mot de la fin, laissez-moi vous raconter une dernière histoire. Elle se passe elle aussi en Yougoslavie. Plus exactement en Bosnie. Avec *Coexister*, avec l'*Interfaith Tour*, pour les 20 ans du massacre de Srebrenica, nous avons voulu aller sur place. Nous avons rencontré Hassan. Musulman, bosniaque, Hassan doit la vie au fait qu'il a été protégé par les dépouilles de ses proches. Il était sous les corps de son père et de son frère. Nous lui avons demandé : « Hassan, aujourd'hui, as-tu de la haine dans ton cœur, toi qui vis

avec des Serbes ? » Il nous a répondu : « Il n'y a pas assez de place dans mon cœur pour aimer Dieu et haïr les autres. »

### Table ronde avec Radia, Maud, Farah, Karim-Pierre et Marine

**RADIA** : Je suis musulmane, j'ai 23 ans. J'ai constaté, lors d'événements organisés par *Coexister*, à quel point la tolérance et le respect étaient acquis dans nos groupes. On devenait chacun des garants de la conviction et de la liberté de conviction des uns et des autres. Par exemple, lors des assises de notre association, nous étions une centaine de jeunes à Saint-Jacut-de-la-Mer. On ne se connaissait pas tous. On n'a pas eu le temps d'apprendre à tous se connaître, mais il régnait une telle bienveillance ! J'avais en face de moi une partie de la « société idéale » que j'aimerais voir en France.

**MAUD** : J'ai 17 ans, je suis actuellement en terminale et je milite à *Coexister* depuis un an. Au début je n'avais pas du tout envie d'y entrer : des gens qui se retrouvent pour parler de religion, ce n'était pas ma tasse de thé. Une copine m'y a entraînée. J'ai rencontré des gens de différentes convictions, j'ai participé avec eux à des actions de solidarité et cette expérience m'a convaincue. La phrase que je préfère à *Coexister* : « On n'est pas tolérant, parce que tolérer c'est dire : "Tu es différent, c'est toléré, mais reste loin de moi." » Nous, on prône la coexistence active. On demande à l'autre : « Qui es-tu ? » Et en demandant « Qui es-tu ? », on va se demander qui on est soi-même.

**KARIM-PIERRE** : J'ai 35 ans. La coexistence, on la retrouve dans mon prénom puisque mon père est musulman et ma mère catholique. Quand j'ai entendu parler de *Coexister*, je me suis dit que je devais y aller. Cela aurait pu être une rencontre comme tant d'autres, mais je me suis vraiment « retrouvé » dans cette association. Je vais vous raconter une anecdote. Sur Facebook, j'avais partagé une vidéo. C'était une intervention de Jean-Claude Guillebaud sur « la force de conviction ». Il expliquait qu'on avait fait fausse route en promouvant les ontologies faibles, l'idée qu'on va croire un « petit peu ». Il disait : « Ce n'est pas la bonne voie. C'est au contraire quand on a des convictions fortes et enracinées qu'on peut s'ouvrir à l'autre sans crainte. » Samuel est venu faire un commentaire sur la vidéo : « Oui, c'est absolument ça, il a tout compris » C'est là que j'ai compris que j'étais vraiment à ma place à *Coexister*.

**FARAH** : J'ai 22 ans, je suis musulmane et j'ai intégré *Coexister* en janvier 2010. J'avais eu l'occasion de rencontrer Samuel par hasard. Il m'avait parlé

de *Coexister*. Ce qu'il m'en a dit m'a convaincue. C'est la société dans laquelle je rêvais de vivre. En six ans d'engagement dans l'association, j'ai vécu beaucoup d'expériences. Un des moments marquants fut d'aller aux JMJ à Madrid en 2011. Cela se passait pendant le ramadan. En tant que musulmane, aller aux JMJ à Madrid pendant le ramadan n'était pas forcément évident. Mais j'étais arrivée dans un mouvement où j'avais reçu un accueil chaleureux, où on m'avait dit : « Merci d'être venue car grâce à toi on sait qui est l'autre. » J'ai vécu des moments extraordinaires, mais nous n'avons pas fini ! Nous avons encore beaucoup de chemin devant nous !

**MARINE** : J'ai 28 ans et je suis catholique. Avant de croiser le chemin de *Coexister*, je n'avais aucune idée du dialogue interreligieux. J'étais déjà allée aux rencontres de Taizé à Strasbourg. Je suis retournée aux rencontres européennes de Taizé à Prague. Mais cette fois, c'était comme membre de *Coexister*. Nous étions une quinzaine de jeunes de convictions différentes. Le dernier jour, après un voyage très fatigant, j'ai posé à un autre membre du groupe une multitude de questions sur l'islam. À la fin de la journée, je me suis dit : « Toutes les questions que tu lui as posées, est-ce que tu saurais y répondre pour ta religion ? » Alors j'ai acheté *Youcat*, qui est un catéchisme pour les jeunes. Aujourd'hui, j'ai quitté mon métier d'opticienne pour travailler à *Coexister*, le message de *Coexister* est tellement fort qu'il faut le véhiculer autour de nous, notamment dans les établissements scolaires.

## Débat

---

– MARIE DERAÏN : *Samuel, je sais que tu es en discussion avec différents décideurs publics pour aller dans les écoles. Comment est perçue cette proposition ?*

**SAMUEL** : Dans les établissements scolaires, jusqu'à présent, c'est à la demande. On nous appelle, on nous demande d'intervenir. On commence par présenter *Coexister*. Nous sommes là pour apporter un témoignage, pour dire que le vivre ensemble n'est pas juste une belle idée, une utopie. La grande force de notre approche réside dans le fait que ce sont des jeunes qui parlent aux jeunes. Par le biais d'outils pédagogiques, de jeux développés par l'association depuis

six ans, on instaure un dialogue libre avec les élèves sur toutes les questions possibles. Il n'y a pas de tabou. Par exemple on organise des ateliers de déconstruction des préjugés. Après les attentats, il y a eu certains événements dans les lycées pendant les minutes de silence. Ce sont des thèmes qu'on aborde de manière simple et décomplexée avec les élèves. J'ai participé à l'écriture d'un livre sur l'après Charlie pour apprendre à débattre sans tabou. Mais, dans les faits, notre présence au sein de l'Éducation nationale n'est pas toujours bien acceptée. Ainsi nous avons gagné un concours en mars nous donnant accès à des fonds publics. Cet argent est versé pour qu'on aille dans des écoles. Mais la commission de prise en charge de l'Éducation nationale est, quant à elle, opposée à notre action. Nous n'avons donc pas l'agrément de cette commission. Enfin, les rectorats ont dans les faits tout pouvoir. Donc certains rectorats font appel à nous et nous payent, d'autres non. Ma remarque vaut pour les diocèses : certains nous invitent avec joie. D'autres ne souhaitent pas nous voir mettre les pieds dans les écoles catholiques. Il y a des débats au sein de l'Éducation nationale, comme au sein de la famille Église.

– *La coexistence active est une expression plus adaptée que le « vivre ensemble ». Comment peut-on rattacher cette coexistence active avec la fraternité qui fait partie de la devise de la France ?*

**SAMUEL GRZYBOWSKI** : La fraternité est un des sept principes fondamentaux de l'association. Cette nécessité est issue de la diversité : on ne choisit pas, on ne choisit pas son frère, on ne choisit pas l'autre. Un Français sur 10 naît musulman. Cela fait partie du réel.

– *Comment votre engagement à chacun d'entre vous est perçu dans vos familles et votre environnement de foi ?*

**FADI DAOU** : Je suis prêtre, mais 90 % de mon temps est dédié à *Adyan*, qui ne fait pas partie des structures de l'Église. Mon évêque et le patriarche de mon Église maronite sont tout à fait d'accord, car ils considèrent que ce que je vis à *Adyan* fait partie de ma mission ecclésiale. Sur un autre plan, on m'a confié à la Faculté pontificale de théologie où j'enseigne un cours très critique de théologie des religions. L'enseignement de mon prédécesseur allait dans un sens presque opposé à ce que j'enseigne aujourd'hui. Le fait que mes

supérieurs soutiennent ma démarche et me confient la formation des futurs prêtres sont une forme de reconnaissance par l'Église locale de l'approche intellectuelle et pratique que je représente. Toutefois, il faut reconnaître que l'ambiance générale tourne vers le scepticisme. On me dit souvent : « Ce que vous faites ne peut pas résister à Daesh. » Peut-être. La seule réponse que je puis donner à mes parents et à la communauté quand on nous questionne est : « Je sais qu'il n'y a aucune garantie de réussite dans ce que nous faisons ; Daesh peut nous écraser tous, tous ceux qui portent l'esprit d'*Adyan*. Mais nous continuerons à œuvrer pour cet esprit et à vivre la solidarité spirituelle car nous croyons fermement que ce que nous faisons aujourd'hui, c'est cela que nous devons faire. Nous y prenons plein plaisir et donc nous continuons... même sans garantie du résultat. »

**RADIA** : Je suis soutenue par ma famille. Parfois, ils se posent des questions... Par exemple quand je suis rentrée du FRAT en chantant *Glorius* !

**MAUD** : La seule mise en garde qu'on me fait c'est : « Consacre assez de temps à tes études. Il ne faut pas que *Coexister* t'empêche de travailler. »

**KARIM-PIERRE** : Dans ma famille, on est déjà en pleine coexistence ! D'ailleurs j'ai recruté ma sœur.

**FARAH** : Ma famille soutient ma démarche et ma mère appelle Samuel *wouldi*, soit « mon fils » en arabe.

**MARIE** : Ma mère aussi s'inquiétait beaucoup pour mon travail car *Coexister* me prend beaucoup de temps. Au final, j'ai quitté mon travail !

– *Quelle est la part de la religion dans l'interculturel ?*

**SAMUEL GRZYBOWSKI** : Nous ne sommes pas et nous ne voulons pas devenir un mouvement interculturel. La contribution de l'interreligieux et de l'interculturel se joue ici, à l'Unesco. Depuis 2007, le mot interreligieux apparaît de plus en plus souvent dans les rapports de cette institution. En 2007, on comptait 7 occurrences, en 2011, 84 !

– *Vous avez peu parlé du judaïsme et personne autour de cette table ne s'en réclame. Les relations avec la communauté juive sont-elles plus délicates ?*

**SAMUEL GRZYBOWSKI** : Le judaïsme est présent à cette table ronde en la personne de Maud. Nous sommes 7 autour de cette table, dont une juive. Compte tenu du fait que les juifs ne représentent que 1 % de la population française, cela veut dire que Maud est dix fois plus engagée que nous ! De façon générale, on compte à peu près 10 % de juifs chez *Coexister*. Merci à eux d'être 10 fois plus impliqués que nous dans le dialogue interreligieux !